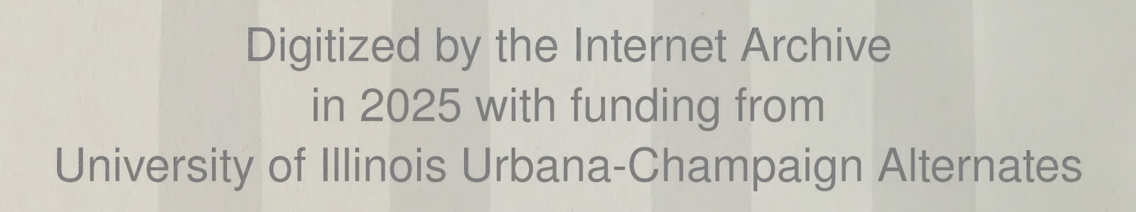
CANTATE DES MAISONS



CHARLES OULMONT

CANTATE DES MAISONS

FRONTISPICE PAR
W O S T A N

ILLUSTRATION MUSICALE DE
MARCEL DELANNOY

L'AGE NOUVEAU



CANTATE DES MAISONS

Cantate, qui ne se chante pas allegro,
Ni allegretto, ni scherzo,
Cantate tout entière sur mode mineur,
Cantate tendre, tendre, Ah! Si tendre,
Que presqu'il la faut murmurer,
Car elle ne s'adresse point à ceux
Qui prétendent que "le cœur ne se porte plus"
Cantate d'amour, cantate de paix,
Cantate pour tous nos amis
d'hier, d'aujourd'hui, et de demain.

Bonjour, bonjour, petite maison solitaire,
Renoncule! toi que j'ai vue sous la lune
Et que je revois aujourd'hui dans le soleil,
La neige n'a point pali tes couleurs,
Tu as dormi pendant l'hiver, puis au printemps
Tu as rouvert tes volets clairs, comme des yeux
S'ouvrent après un long sommeil...
Et tu as regardé
Le paysage montagnard
Qui s'étale devant toi comme un livre
D'images... ah! de si belles images.

Bonjour, bonjour, petite maison solitaire...
Je viens à toi tout ainsi qu'auprès d'une amie;
Bien mieux, d'une aïeule très tant aimée.
Je te regarde et t'interroge, et tu réponds
Par ton beau silence expressif. Tu m'offres
Tes fruits, tes fleurs, ton parfum, ton asile
Loin des hommes méchants, loin des tourments :
Tu m'apprends ce qu'est de vivre vraiment.

Il peut bien pleuvoir et neiger,
Il peut faire nuit ou jour, que t'importe à toi,
Renoncule! tu demeures la même
Avec tes beaux secrets, avecques tes amours
Que tu as protégés contre les ennemis
Car tu es sacrée, ô maison de la famille
Où sont nés et morts les parents,
Où a vécu la mère, femme toujours jeune,
Cheveux blonds, cheveux gris, cheveux blancs, toujours jeune
Et maternellement femme, tendre sourire...
Ah! comme il me semble t'avoir connue
Et comme tu parais sœur de la mienne,
De ma mère que je retrouve en toi
Ainsi qu'en toute les autres mères, maman !

Et soudain, tandis que la fenêtre s'entrouvre
Je crois la voir derrière le rideau de fleurs :
Elle a l'air si heureux d'être en ces lieux,
Dans la petite maison solitaire
Renoncule, et sans que personne ne nous trouble,
Je prolongerai tant que tu voudras
Ce mystérieux rendez-vous, très loin de tous,
Et ta maison sera la nôtre
Sans que nul ne nous voie...
Relais de paradis !
Silence, nous n'avons pas besoin de parler
Pour nous aimer, pour nous comprendre.

Son âme elle a perdu
Mon cœur elle a gardé.

C'était une maison qu'on voyait de la route.
Elle étalait ses grâces très nonchalamment
Et racontait son âge avec coquetterie:
Dix sept cent et quarante! Mais sans nulle ride
Sous sa robe couleur de rose un peu fanée.
C'était une maison qu'on voyait de la route.

On y sentait d'authentiques présences,
Même quand elle était solitaire, orpheline,
Sans aucun visiteur et sans moi, son ami...
Et parce qu'elle avait une âme
Je lui avais donné mon cœur.
C'était une maison qu'on voyait de la route.

La guerre, elle est venue
Brutale, sanguinaire,
La guerre avec les guerriers en civil:
Pillée la maison,
Pillés les souvenirs...
Et tout a disparu
De la vieille maison,
Tout ce qui faisait sa santé et ma joie
Et ce qui la distinguait de toutes les autres...

Vous entendez, vous autres,
Assassins, sacrilèges, barbares, vous,
Les guerriers en civil, plus brutes que les hommes!

Son âme elle a perdu
Mon cœur elle a gardé.

De la route toujours on la voit, la maison,
Et son fronton encore raconte son âge,
Mais elle est vieille aujourd'hui, elle est triste,
Elle n'a plus tout cela qui faisait
Qu'elle était la maison non pareille aux demeures
Des autres : ma maison... Je lui ai dit : adieu.
Un long adieu sans larmes et sans cris : adieu,
Bonne maison confidente des peines,
Abri de mon travail, sanctuaire béni
De tous mes souvenirs sacrés, gardant
Pieusement, maison! les reliques des miens,
Ma mère et puis mon père, leurs portraits, leurs fauteuils,
Oui, ces fauteuils où leurs corps est incrit...
Plus rien, vous comprenez ? plus rien!

Son âme elle a perdu
Mon cœur elle a gardé.

La maison seulement
Comme un trop grand cercueil, trop grand et trop petit
Pour contenir tous ces parfums : mes rêves...
La maison seulement,
Plus rien que la maison !

Adieu, ma vieille amie
Je ferme tes volets
Comme des yeux aimés... adieu!

Son âme elle a perdu
Mon cœur elle a gardé.

Maison des champs, maison de ville,
Vous, maisons de mes grands parents
Ah! certes vous n'étiez point belles,
Vous ne possèdiez rien de rare
Ni de précieux que vous mêmes...
Chères maisons de mes amours,
Berceau-tombeau de ma famille.

Et que je vous aimais, vous deux,
Toujours accueillantes, pareilles
A des aieules bienfaisantes!
Je vous aimais et je vous aime
Tout autant par le souvenir...
Je respire les doux parfums,
Je revois les meubles, les sièges,
A lui son fauteuil, sa bergère
A elle... Et j'entends le ronron
Du poële quand soufflait la bise
Dans la grand plaine de l'Alsace.

Elle est près de la fenêtre et tricote.
Il lit, et parfois lève un œil vers elle.
Alors ils se sourient, amoureux.
Les cheveux blancs n'ont pas terni leur sourire
Ni la flamme de leurs regards.
Ils s'aiment, ils nous apprennent ce qu'est l'amour,
Le bel amour durable et fier,
La bien aimée et lui...

Ce jour d'hui, vous n'existez plus
Que dans mon souvenir et dans mon cœur,
Mon pauvre cœur flétri par les douleurs.
Mais comme vous êtes vivantes
Et comme je vous reconnais
Entre cent, non, entre toutes !

Maison des champs, maison de ville,
Vous, maisons de mes grands parents,
Vous êtes toute ma jeunesse,
Abris de mes joies d'enfant,
De jeune homme et puis d'homme...
Et quand enfin je m'en irai,
Sachez bien que c'est encor vous
Qui serez l'objet de mes pensers, de mes larmes,
Berceau-tombeau de mon bonheur,
Livre d'or écrit en lettres de pierre.

Petite maison de Finhaut
Je te revois dans la verdure
Avec ton cadre de montagnes
De rochers, d'alpages et de glaciers,
Je te revois telle qu'un jour
Je t'ai découverte joyeuse
Dans la lumière du matin...

Je revois ton jardin fleuri
Et les mélèzes et les sapins
Et les bouleaux tout frissonnants
De rosée et d'azur naissant,
Et je revois la gorge sombre
Où grondait, rageur, le torrent.

Et je revois tes grottes d'ombre
Avec les champs de neige fraîche.
Et je sens encor tes parfums
Faits de tant d'essences diverses
Qu'il m'eût été bien impossible
De dire d'où tous ils venaient...

Ils étaient tant, ils étaient un,
Ces parfums grisants, contant de belles histoires,
L'amour des arbres et des plantes
L'amour des fleurs, l'amour des herbes,
Oui, leurs amours mystérieuses
Dont le langage passionné
Se traduisait toujours par ce seul mot :
Parfums... parfums... répété par la brise.

... Et je te revois dans le soir
Quand s'éteignent les lumières du jour
Et que s'allument dans le ciel
Les lumières, pierres précieuses,
Des étoiles et de la lune...

Le soleil s'est couché dans un lit rose
Presque rouge, insolent de gloire.
Les cloches des troupeaux répondent
Aux cloches des églises...
Angélus... écho de la montagne
Aux mille voix suaves.
Angélus... un oiseau chante sa plainte
Tout doucement avant de s'endormir.

... Et voici que peu à peu se ferment les parfums.
Dans la nuit ils s'endorment
Pour être à l'aube prochaine plus tendres,
Plus brûlants, reposés de la longue journée
Après la nuit plus longue encor...

Sommeil... Soleil... L'on dirait d'un répons.
Et jamais nous ne saurons bien
Ce qu'ont pu rêver toutes ces merveilles.
Jamais... C'est mieux ainsi
Puisqu'il semble qu'elles soient à nous
Pour faire plus belle la vie
Des pauvres hommes que nous sommes.

Des voix montent au ciel,
Voix si pures, si fraîches,
L'on dirait du murmure
D'une source d'eau claire...

Et les cloches répondent
A ces voix, à ces chants,
Et toute la montagne
Résonne et leur répond.

Assomption! Assomption!
Petite église de Fionnay
Perchée sur le roc,
Trop petite pour les fidèles.

En ce jour de grâce bénie
Hommes et femmes prient:
"Je vous salue Marie"
Et le prêtre s'incline

Devant l'autel fleuri de roses,
Roses blanches, l'on dirait teintes
Par un pinceau de neige:
"Je te salue, Marie".

Courbés sur les rochers,
A genoux sur la mousse,
Hommes et femmes se recueillent,
Immobile procession,

Pélerinage sans miracle
Dans le cadre miraculeux
De cette nature farouche,
Le torrent gronde et les montagnes

Semblent de gigantesques cierges
Au dessus de l'église
Petite, si petite...
"Je te salue, Marie".

Assomption ! Assomption !

Et jusqu'au crépuscule rose
Tout le pays retentira
De ces chants et de ces prières...

Et Fionnay sera comme une couronne
Posée sur la tête de Marie.

Maison d'amour, maison secrète
O lit béant de volupté,
Je ferme les yeux devant toi
Quand tu es le lit de ma mère...

Maison d'amour, maison secrète,
O lit béant de volupté
J'ouvre les yeux passionnément
Vers toi, quand tu es notre lit.

J'étouffe de désir, je brûle,
Lorsque je pense à nos étreintes,
Maison d'amour, maison secrète,
O lit béant de volupté.

Maison d'amour, maison secrète,
Laisse-moi me mettre à genoux
Et te dire merci, veux-tu,
O lit béant de volupté...

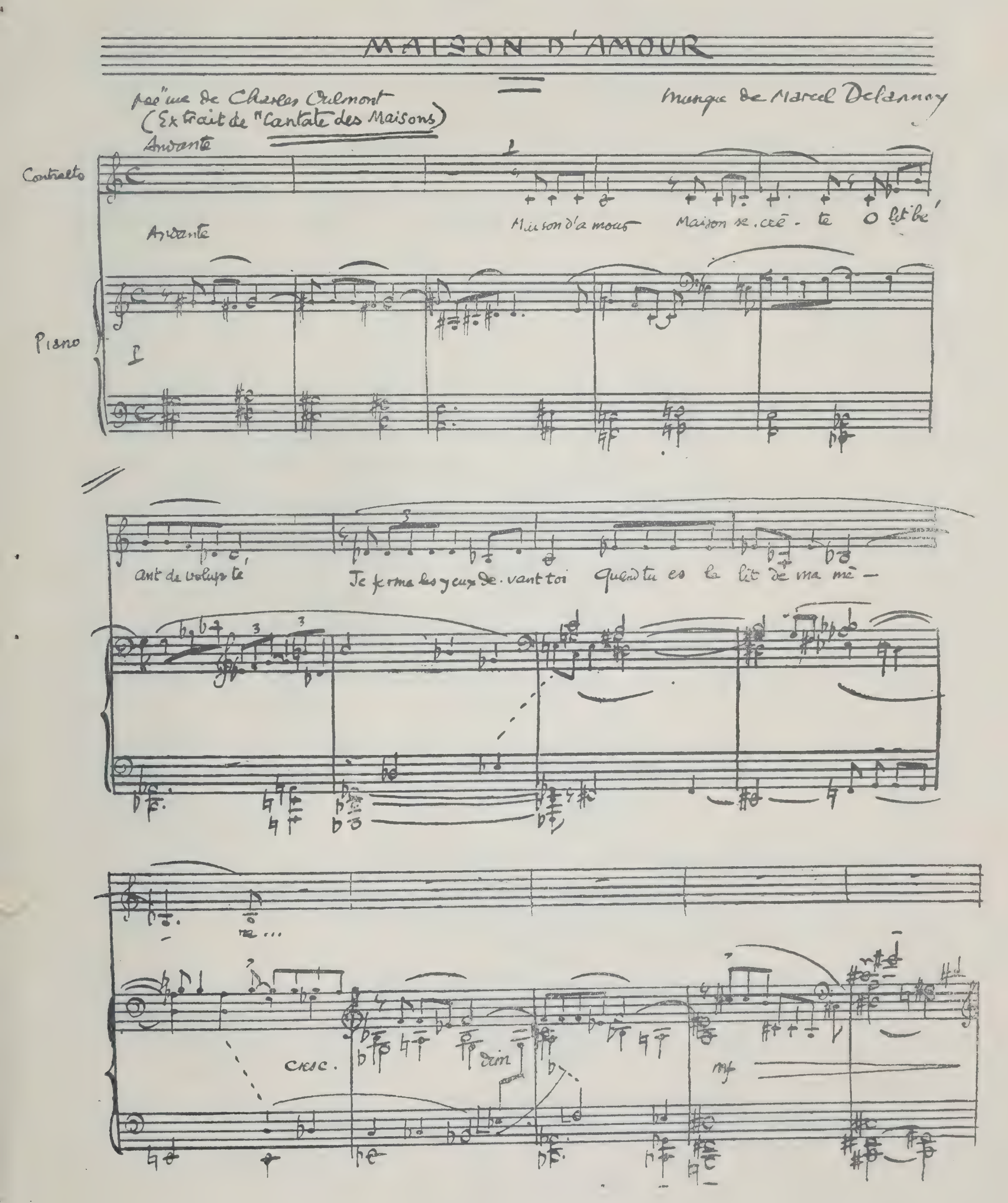
Maison d'amour, maison secrète
Si jamais notre amour se fane
Deviens alors notre tombeau
O lit béant de volupté.

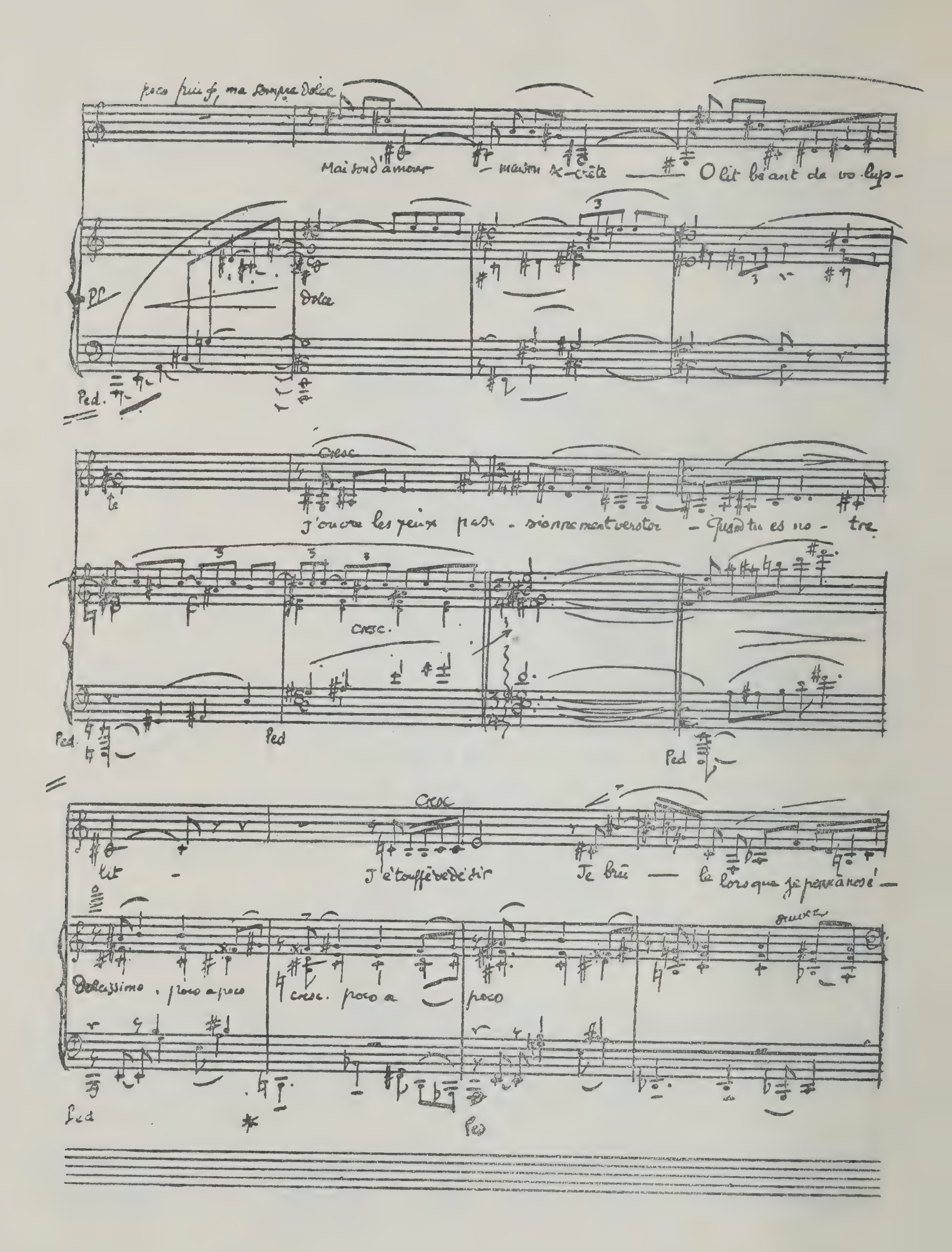
Il ne faut pas qu'un autre couple
S'enlace où nous nous enlacions,
Il ne faut pas qu'il puisse entendre
L'écho de nos paroles tendres.

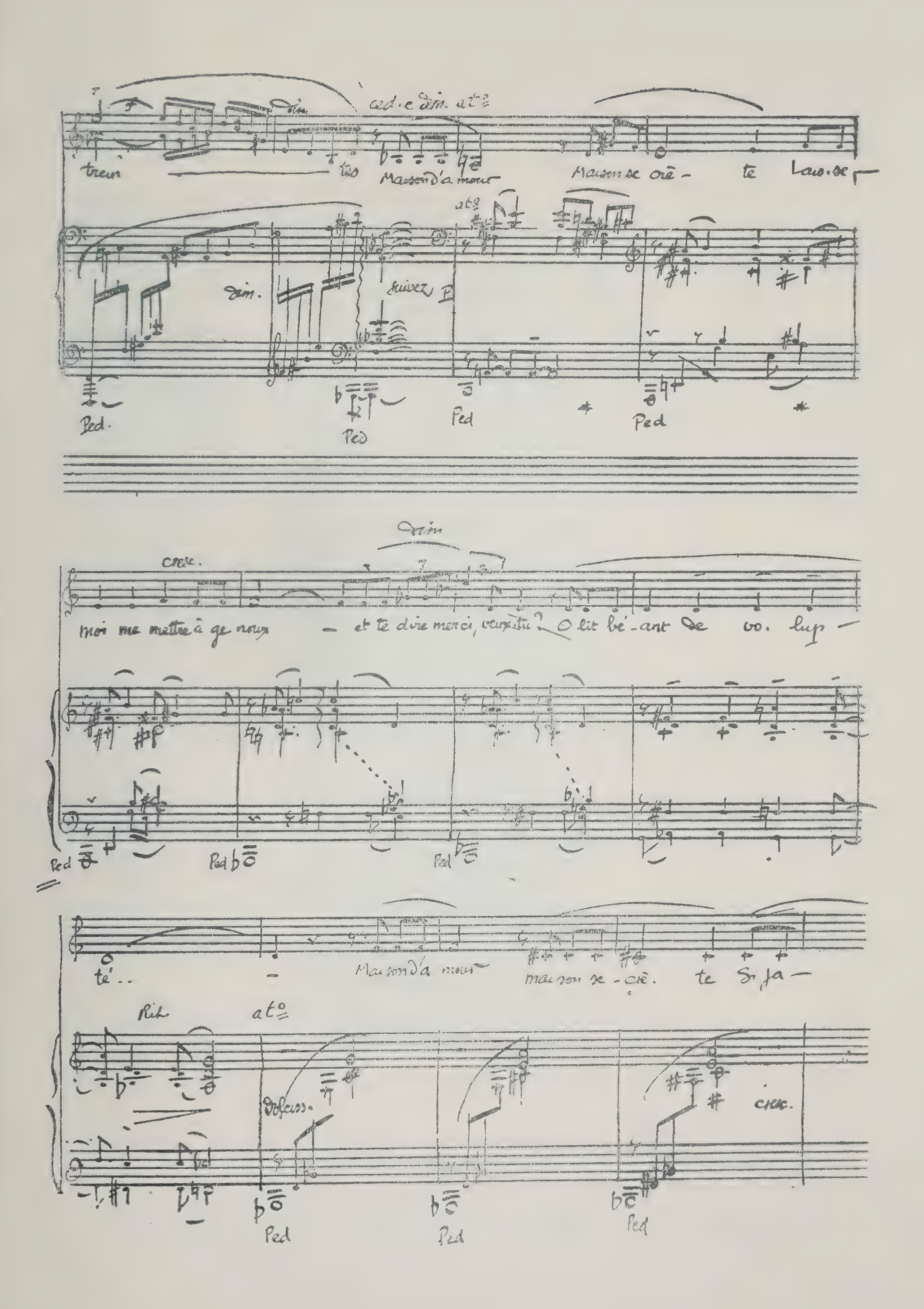
Il ne faut pas, il ne faut pas
- Pour rien au monde, entends-tu bien, -
Que notre si belle maison
Appartienne à d'autres qu'à nous.

Maison d'amour, maison secrète,
O lit béant de volupté,
Maison des amants, des époux,
Couvrez pour toujours leurs secrets.

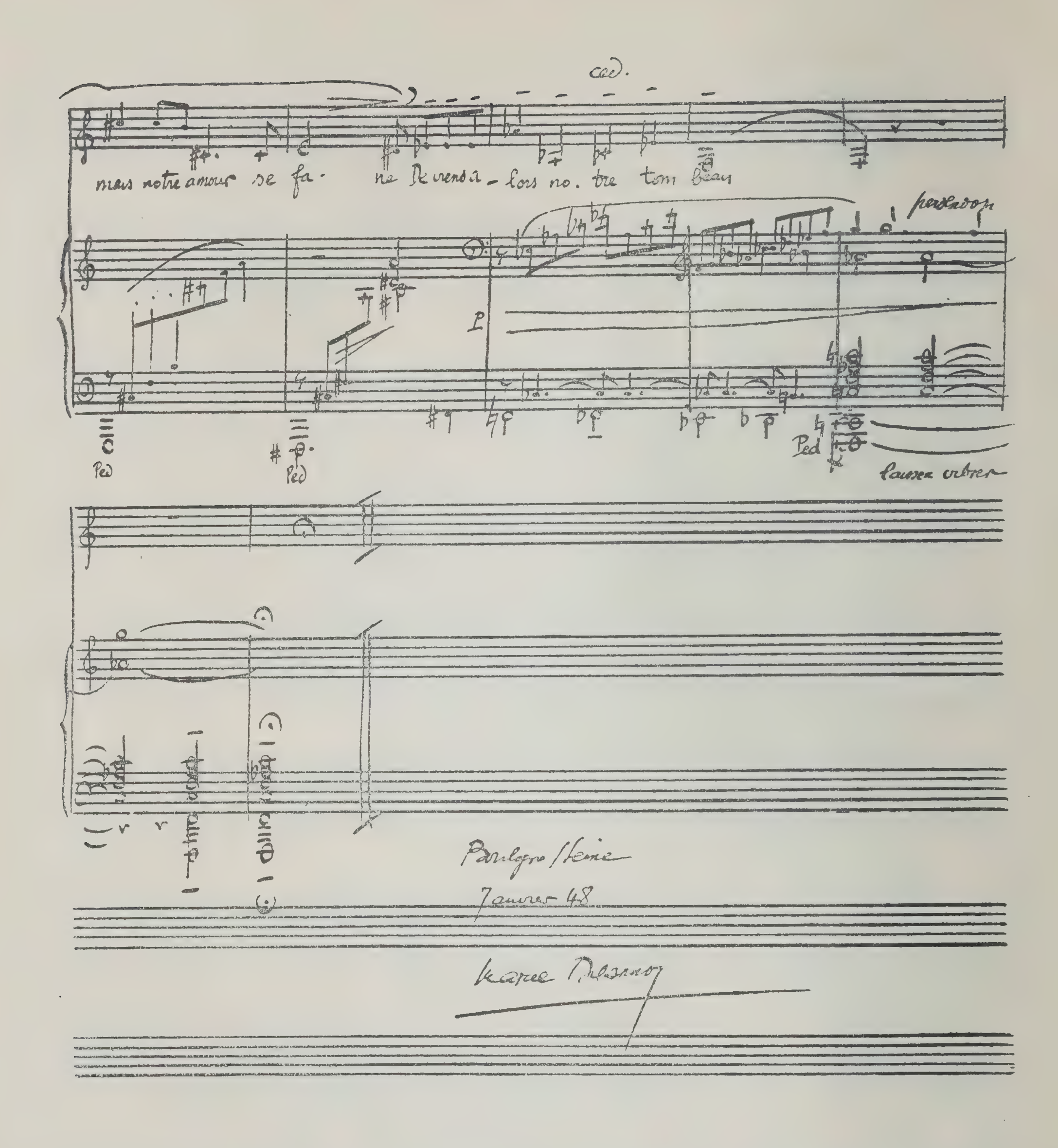
A Madeleine Martinetti




poco piu f, ma sempre dolce
Mai son d'amour — maison secrète — O lit béant de vo-lup-
dolce
Ped.
tè
cresc
j'ouvre les yeux pas- sionnément vers toi — Quand tu es no- tre
cresc.
Ped
Ped
Ped
cresc
lit —
J'étouffe de désir
Je brû — le lors que je pense à nos é —
Dolcissimo, poco a poco
cresc. poco a
poco
Ped
Ped



dim
a t°
Maison d'amour
Maison se crè - te Laisse
dim.
Suivez
Ped
crese.
dim
moi me mettre à ge noux
— et te dire merci, veux-tu? O lit bé-ant de vo. lup -
té' ..
Maison d'a mour
maison se - crè. te Si ja —
a t°
Ped
crese.



Note ; Cette mélodie a été créée aux Amis de la France, à Milan, le 19 février 1948, par Mlle Martinetti.

Maison des maisons, cimetière,
Toute fleurie par nos larmes
Riche de tant de souvenirs
Maison des maisons, cimetière,
Vous n'êtes pas ici ou là :
Plutôt comme un trésor béni
Je vous cache au fond de mon cœur
Car vous avez été construite
Peu à peu par mes deuils, mes peines,
Maison des maisons, cimetière.

Vous vous agrandissez sans cesse
Par la mort d'amis, de parents,
Point n'est besoin de promener
Mes pensées ou mes pas
Dans tel endroit ou dans tel autre,
Je réunis dans mon seul cœur
Tous ceux-là que j'ai perdus, ah !
Depuis le temps de ma jeunesse
Depuis le temps où j'ignorais
L'amertume des longs adieux...

Maison des maisons, cimetière
Vous avez des fleurs toujours fraiches
Grâce à ma tendresse pour vous,
Vous ne connaissez point l'hiver
Ni les nuages lourds et gris.
Vous êtes mon plus beau souci
Et quand je vous contemple toute,
J'écarte les ronces, les pierres,
Qui entraveraient ma route.
Je vais de l'une à l'autre chambre
Sans que personne ne le sache,
Maison des maisons, cimetière.

Discrètement, silencieux,
A travers la maison des morts
Je passe sans faire de bruit,
Je m'arrète à ma volonté
Et quand je suis découragé
Des hommes méchants (des vivants!)
Je vous raconte mes angoisses
Car je sais bien que vous au moins
Vous comprenez ce qu'on vous dit
Et même ce que l'on vous tait...
Maison des morts, ô ma maison!

Dans la maison de Belle Vue
Em près Mulhouse sur la côte,
Ce que je préférais vraiment,
C'était la chambre de l'aïeul.
Chambre si claire, si gentille
Qu'on l'eût dit protégée du deuil...
De la fenêtre près du lit
L'on découvrait les Vosges
Et de l'autre fenêtre aussi
Les montagnes de forêt Noire,
Et l'on pouvait rêver ainsi
Tout a loisir dans cette chambre
Ensoleillée, reposante,
Chambre faite pour les dimanches
— Les dimanches et la semaine —

Mais quand venait le soir
Et que l'aïeul avait éteint la lampe
J'entendais de mon lit d'enfant
Ces deux mots résonner dans l'air,
Ces deux mots qui n'étaient point faits pour moi,
Ces deux mots qu'il adressait à la disparue
Avant de clore la journée,
Avant de s'endormir,
A la compagne bien aimée
Qui nous avait quittés
Depuis des jours, des mois, des ans :
" Bonsoir Rosa, bonsoir chérie "
Et puis il s'endormait...

Et il ne savait pas
Que bien longtemps après
Je demeurais tout éveillé
Et retenant mon souffle
Ne sachant pas d'abord
Si j'avais rêvé, ou bien lui.
Mais non ! il ne dormait pas plus que moi
Quand il avait dit tendrement :
" Bonsoir Rosa, bonsoir chérie "
Il avait seulement
Ouvert la porte de son cœur
Dans la solitude nocturne :
" Bonsoir Rosa, bonsoir chérie ".

Voulez-vous donc que tous les deux,
Vous, Marcel Proust avecques moi,
Nous allions rechercher bien loin
(Bien près !) Le temps perdu, le temps heureux !...
Il nous suffit d'aller dans la maison
De l'aïeule bien aimée, de celle
Que nous appelions tendrement :
" Bonne Maman ", maman si bonne
Qu'il fallait bien au nom divin : maman,
Ajouter : bonne, comme s'il ne suffit pas
De dire maman, pour tout dire
Ce qu'il y a de meilleur et d'exquis !...

Sa maison ! vous y sentiez, vous, partout,
L'odeur de la madeleine, n'est-il pas vrai,
De cette madeleine à nulle autre pareille,
De ce gâteau comme on n'en pouvait point manger
De plus subtil ni de plus personnel...
Cette madeleine que vous avez " comprise "
Au but de votre long voyage
Et qui vous a permis, bien sûr,
De retrouver le temps perdu...

Café au lait et violette :
Voilà le parfum mélangé
Que mon enfance a respiré
Dans la maison de ma bonne maman ;
Mélangé si étroitement
Qu'il semblait impossible en fin
De séparer de l'autre l'un...
Et n'est-ce pas en vérité
Un doux symbole de douceur,
Ce mélange de gourmandise
Et de coquetterie chaste !
Café au lait et violette :
La terre et le ciel tout ensemble.

Et je revois le doux sourire
De celle-là qui fut l'ange gardien
De ma mère avant de devenir le mien, oui !
Je le revois et son air de bonté,
Et la façon dont elle regardait
Son compagnon quand il rentrait
Tout couvert de soucis.
D'un seul de ses regards il suffisait,
Pour qu'aussitôt tout changeât, et le ciel
Dans la demeure semblait être descendu...

Café au lait et violette...
Soyez bénis : il suffit d'ouvrir les narines,
(Proust, n'est-il pas vrai) pour que revive
Le temps de bonheur indicible,
Le temps doré, le temps de paix,
— Café au lait et violette... —
Dans la maison de ma bonne maman.

Maison paisible au bord du lac,
Grand bateau amarré au port,
Hâvre d'où partent les mouettes,
Maison au bord du Lac Léman,
Oncques ne passe devant vous
Sans baisser les yeux pieusement...
Ah ! comme je vous aime toute,
Maison paisible au bord du lac...
Maison où ce couple d'amants,
(Couple de mon père et de ma mère)
S'aima pour la première fois
Après l'échange des anneaux...

Vevey !... ton nom est une cloche
Qui tinte dans le soir.
Vevey !... ces deux syllabes
Contiennent pour moi tout un monde.
C'est un poème en un seul mot,
Celui-là qu'ils m'ont enseigné :
Aimer : Vevey... Vevey : s'aimer

Et si je me sens près de toi
Plus proche de mes biens aimés,
C'est que comme toi je sais bien
Ce que furent les heures
Radieuses et adorables
Qu'ils vécurent un mois
Dans le cadre enchanteur,
Blottis l'un contre l'autre
Et tous deux contre le décor,
Penchés sur le balcon du ciel
Où passent les nuées
Comme voiles de mariées
Devant les neiges éternelles...

Maison paisible au bord du lac.
Maison des rêves infinis,
Maison où les nuits sont des jours
Plus profonds que le jour...
Maison de mes parents,
Maison où je suis né vraiment
Puisque c'est là qu'ils me conçurent
En ce novembre mordoré,
Je ne puis passer devant toi
Sans m'incliner ni murmurer :
Vevey ! Vevey ! me revoici.
Je viens à toi passionnément,
Comme on ferait dans sa patrie
Source de vie, toi :
Maison d'amour auprès du lac.

Petite maison des morts, en montagne,
Jardin fleuri toute l'année
Même en hiver dessous la neige,
Je viens m'incliner devant toi
En pensant aux miens disparus...

A toi d'abord que je n'ai pas connue
Avec des cheveux blancs, hélas !
Toi, la mère entre les mères, si tôt partie
Pour le pays des ombres éternelles.

Et voici qu'en ce jour anniversaire
De ton affreux départ et de ma peine
Il me semble te retrouver ici,
Ici, où tu n'es pas venue,
Ici, parmi les tombes inconnues
Ici, parmi les chants d'oiseaux
Et les parfums de la montagne bruissante de vie
Parée de sa robe verte
Et de son diadème blanc.

L'on dirait que tous ceux-là qui reposent
Comprennent bien notre désir
De demeurer tout seul à seule.
Ah ! quel silence et quelle paix...
Premier août ! date anniversaire
De ton adieu — il y a déjà bien longtemps —
Et jour de faste en Helvétie.
Il flotte dans l'air un recueillement
Fait de sagesse et de grandeur...
Je ne sais plus si tout cela
Vient de la terre ou bien de toi,
Je sais uniquement

Que rien ne peut heurter ma joie
Douloureuse et si pure
D'être cette fois avec toi
Et non plus devant toi comme devant ta tombe :

Tu parles ; je t'entends ; nous respirons
Les fleurs et l'air divin de la montagne...
Oui, nous les respirons ensemble...
Mon Dieu ! si quelque chose survenait
Qui nous ravît l'un à l'autre soudain
Il me semblerait cette fois
Que plus jamais je ne te trouverais
Aussi belle, aussi jeune, aussi proche, Maman !

IL A ÉTÉ TIRÉ
DE CETTE PLAQUETTE
ACHEVÉE D'IMPRIMER
LE 31 MAI 1948
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE BERESNIAK
300 EXEMPLAIRES
SUR VELIN ROTO BLANC
NUMÉROTÉS DE 1 A 300

240


3 0112 043229415